

Christian Thevenot

Le Chanoine d'Autun



Introduction

Le 13 septembre 2012 les Journées du patrimoine de Bourgogne ont débuté au Musée d'Art sacré et de la Vie bourguignonne à Dijon par l'installation dans ce Musée de la Croix de Christine de Suède, donnée par celle-ci à un ecclésiastique dijonnais inconnu en remerciement pour l'accueil qui lui avait été réservé à Dijon le 7 août 1656 à la Sainte Chapelle de Dijon. Cet ecclésiastique la vendit à l'abbé Pierre de Moncrif, chanoine et doyen de l'évêché d'Autun, qui, couvert de dettes, l'avait revendue à Claude Joly, chanoine de Châtillon en 1742.

Cette croix avait été offerte à Christine par le pape Alexandre VII quelques jours après son abjuration à Bruxelles à Noël 1654. Je connaissais l'existence de cette croix, car elle avait été donnée à l'Hôpital Général de Dijon le 17 mars 1859 par notre quintaïeul Pierre Just Joly, (1772-1859), Receveur des Salines de Salins, pour honorer la mémoire du bienheureux Bénigne Joly*, surnommé le Saint-Vincent-de-Paul

* Le Bienheureux Bénigne Joly, né le 22 février 1644, l'un des dix sept enfants de Jacques Joly, Avocat à Dijon, a consacré sa vie aux déshérités, aux malades et aux filles de joie repentantes et est mort du typhus auprès d'un malade atteint de la même maladie, le 6 septembre 1694 à Dijon

bourguignon, parent de la même famille Joly. Ce christ était entré dans la famille par Claude Joly, chanoine de l'abbaye de Châtillon et en même temps parrain de Pierre Just, qui était le petit-fils de Bernard Joly, avocat au Parlement de Dijon. A la mort de Claude Joly qui avait donc acheté ce christ en 1742 auprès de l'abbé de Moncrif, le christ devint la propriété de Pierre Just Joly. Ce christ, de grande valeur, était destiné à orner l'autel de l'hôpital à proximité de la sépulture de Bénigne Joly. Pierre Just Joly était cousin issu de germain de Bénigne, ce qui explique sa donation. La famille Joly peut être remontée au quatorzième siècle à Nuits en 1319 exactement, et a fourni de nombreux conseillers des Ducs de Bourgogne, et une branche parisienne s'est illustrée par de nombreux parlementaires, avocats, juristes. L'un d'eux, François Joly devint chef du Conseil de Richelieu, puis Premier ministre de Louis XV, et surnommé « Son Éternité ».

L'hôpital de Dijon fut démoli, la dépouille de Bénigne transférée à la Communauté des Religieuses hospitalières de Notre-Dame de la Charité de Bénigne Joly à Talant, et le christ mis de côté. Devant les risques de vol, il avait fini par atterrir dans le coffre du CHU de Dijon. J'avais demandé à le voir en 1981 et, fasciné par sa richesse et sa beauté, j'avais proposé alors qu'il soit transféré au Musée d'Art sacré dont c'était la place naturelle. Trente et un ans plus tard, en compagnie de mon frère Emmanuel, nous avons été invités à le contempler au Musée d'Art sacré, dans un cadre un peu moins confidentiel, protégé par une cabine de verre sécurisée.

C'était l'occasion d'en savoir un peu plus sur cet abbé de Moncrif et le résultat de nos recherches est

surprenant et romanesque, autant que la vie de Christine de Suède, car la vie de ce personnage s'est déroulée complètement en marge de la société et le plus souvent sur la fin de sa vie en prison. Mais de toute manière il ne fut pas le bénéficiaire immédiat de ce christ, puisqu'il était né en 1699 et mort en 1769, à Paris. Il ne l'a acheté que postérieurement, probablement vers 1720-1730. Menacé de lettre de cachet par sa propre famille, ce qui est mentionné dans un mémoire de 1741, il vendit à Dijon son « *cabinet de curiosités et babioles* » qui valait 20.000 livres pour la somme dérisoire de 5.000 livres, ce qui correspond à la date d'acquisition (1742) de Claude Joly, chanoine de Châtillon.

Origines de la famille de Moncrif

Durant la fin du seizième siècle plusieurs branches de la famille écossaise de Moncrif émigrèrent en France et s'installèrent à Paris, en Champagne et en Bourgogne où l'abbé de Pierre de Moncrif naquit. Peu de temps après la famille s'installa à Paris.

D'autres Moncrif étaient déjà installés à Paris, notamment François-Augustin Paradis de Moncrif, né en 1687, mort en 1770 à Paris était devenu un grand écrivain, célèbre pour son *Histoire des Chats*, et membre de l'Académie française, où il occupait le fauteuil 35. A deux reprises il interviendra dans la vie de l'abbé.

L'abbé de Moncrif, né en 1699, était l'aîné de la famille qui comptait cinq enfants : désormais implantée à Paris, la famille comprenait deux sœurs, mariée l'une à M. Duschene de Ruville, sans doute un avocat, l'autre à M. de Romieu, Secrétaire général de la Marine, qui devint avec le temps la conscience de la famille. Deux autres frères suivirent : l'un connu sous le titre de Chevalier de la Noue, l'autre, César-François, devint M. de la Mandreuse.

La famille habitait une demeure confortable rue de l'Égout Saint-Martin, puis sur l'actuelle rue de Flandre (N° 114-130), « sur un immense domaine, avec retour sur la rue Saint Jacques qu'il acheta aux Du Jardin ». Il est vrai que Pierre François de Moncrif était devenu un « Bourgeois de Paris », en tant que Conseiller du Roi, Garde des Livres de la Chambre des Comptes, et Greffier de la capitainerie du Comte de Saint-Maur.

Enfance et éducation

Soucieux d'assurer à son aîné une éducation qui déboucherait sur une situation enviable, François de Moncrif l'avait orienté vers le droit, espérant en faire un avocat. Mais c'était sans compter avec le caractère de son fils : constatant que le clergé lui offrait de meilleures perspectives de confort matériel, il décida de faire carrière dans cette voie, sans pour autant avoir le moindre souci de spiritualité. Son père lui offrit donc le coût de cette éducation. En 1727 Pierre parvint à recevoir la prêtrise en même temps que les diplômes de maître des Arts, licencié en droit, civil et canonique, et docteur en théologie obtenus à la Sorbonne. Loin de se comporter en modeste prêtre et il devint superficiel et prétentieux dans ses rapports avec ses amis qui le quittèrent les uns après les autres. Suivant une formation supplémentaire de huit ans au séminaire de la Sorbonne, tout en étant appointé comme vicaire général par l'évêque de Rieux, il obtint d'être nommé vicaire théologien à La Rochelle où il commença de contracter ses premières dettes qui le poursuivront toute sa vie. Ces dettes étaient dues à sa vanité et sa recherche du luxe à tout prix. Il se mit

à dos l'entier chapitre de La Rochelle et fut privé de son autorité par l'évêque du lieu, et contraint de se retirer honteusement par un arrêt du Parlement.

Il retourna à Paris et passa son temps durant trois ans à s'obstiner à retrouver son poste en usant de procédures ruineuses, tandis que sa pension lui était retirée en raison de son absence prolongée. Apparemment il n'avait tiré aucune conclusion de son comportement à La Rochelle, puisqu'il fut à nouveau éjecté de la Maison de la Sorbonne où il s'était imposé. Il se réfugia alors chez ses parents à l'âge de 38 ans, mais comme cet hébergement ne lui convenait pas, il accepta l'invitation de son beau-frère, M. de Romieu qui espérait peut-être pouvoir l'influencer et lui insuffler une meilleure conduite. En vain, mais en faisant jouer des témoignages de relations peu regardantes, il obtint en 1739 la position enviable de chanoine et doyen de la cathédrale d'Autun. Il avait quarante ans : tous les espoirs étaient permis.